

Comptes rendus

CLAUDE CALAME, BRUCE LINCOLN éd(s.), *Comparer en histoire des religions antiques*, Liège, Presses universitaires de Liège (Religions. Comparatisme - Histoire - Anthropologie 1), 2012, 143 pages.

Ce volume est le premier de la nouvelle collection «Religions. Comparatisme – Histoire – Anthropologie» des Presses Universitaires de Liège. Il présente les contributions de la rencontre scientifique Chicago-Paris qui a eu lieu en décembre 2010 à Paris et qui a réuni des chercheurs issus d’horizons disciplinaires différents (anthropologie, littérature comparée, histoire des religions). Les éditeurs, C. Calame et B. Lincoln, forts de leur expérience dans le domaine des religions antiques ainsi qu’en méthodologie de l’histoire des religions, sont parmi les plus à mêmes de proposer une réflexion sur le comparatisme. Pourquoi et comment revenir sur ce sujet? Ce n’est certainement pas pour combler une lacune scientifique sur les méthodes du comparatisme puisque de nombreuses publications se sont succédées depuis une quinzaine d’années dont, pour ne citer que quelques exemples, F. Boespflug et F. Dunand éd(s.), *Le comparatisme en histoire des religions*, Paris, Cerf, 1997; M. Burger et C. Calame éd(s.), *Comparer les comparatismes. Perspectives sur l’histoire et les sciences des religions*, Lausanne, Études de lettres, 2005; Cristiano Grottanelli et Guido Clemente éd(s.), *Comparativa/mente*, Firenze, Università di Firenze, 2007. Calame et Lincoln n’ont pas pour but d’ajouter un titre à cette liste, d’ailleurs très intéressante, mais de communiquer à la communauté scientifique les résultats d’un atelier qu’ils ont conduit sur un schéma bien précis. Ils ont demandé aux participants du *workshop* de construire leur exposé en expliquant leur approche théorique, mais aussi en proposant «une brève illustration de la manière dont l’approche comparative peut se réaliser» (p. 11). Ce double objectif rend le volume à la fois original et formateur pour la recherche future.

Dans l’introduction, Calame et Lincoln reviennent sur les enjeux et les défis du comparatisme. En partant des critiques adressées aux différentes formes de comparatisme pratiqué dans le passé (surtout celui de Georges Dumézil et de Mircea Eliade), mais aussi aux théories déconstructionnistes, ils définissent ce qui, à leurs yeux, est un comparatisme utile pour la recherche. En se concentrant plutôt sur les différences que sur les similarités, le comparatisme est devenu moins «ambitieux» que par le passé, préférant l’étude de dossiers précis aux comparaisons généralisantes à la manière de Frazer. Calame et Lincoln ont le mérite de remarquer que ce recentrement vers une étude de détail est une évolution qui investit non seulement la méthode comparatiste, mais aussi toutes les disciplines des sciences humaines. Le message qu’ils véhiculent est celui déjà transmis par Marcel Detienne «développer des savoir-faire comparatifs en collaboration, dans un travail d’équipe où les questions sont affrontées de manière collective».

La première contribution est celle de Maurizio Bettini «Vertumnus et les *aphormai* de l’anthropologue classique. Approches comparatives et religion romaine». Son approche du comparatisme,

qui a comme père fondateur l'anthropologue américain Clyde Kluckhohn, démarre par la constatation des *aphormai*, c'est-à-dire les «étrangetés» auxquelles on est confronté en étudiant les cultures antiques. À la manière du grec Plutarque qui observe les étranges coutumes de Rome, l'anthropologue du monde antique relève les différences qui séparent les cultures entre elles et les rendent parfois incompréhensibles à nos yeux. L'exemple pris par Bettini pour illustrer sa manière de comparer est la figure du dieu romain Vertumne qui partage certains aspects avec le dieu grec Protée, mais se révèle aussi très différent à cause de traits propres seulement au monde romain.

Claude Calame, dans son article «Comparatisme en histoire anthropologique des religions et regard transversal: le triangle comparatif» retrace l'histoire de la manière de comparer la civilisation grecque depuis la naissance de la «Science de l'Antiquité» en Allemagne au début du XIX^e s. jusqu'à J.-P. Vernant et M. Detienne. Son attention se concentre sur les trois éléments qui sont en jeu dans l'activité de la comparaison, c'est à dire: l'objet à comparer, la manière dont on compare et l'acteur de la comparaison. Ce dernier élément n'attire presque jamais l'attention quand on parle du comparatisme. C'est sur cet élément que Calame porte justement son attention, puisque c'est le bagage culturel propre à celui qui pratique le comparatisme qui détermine en grande partie sa manière de conduire l'opération et les résultats obtenus. Calame choisit le mythe des cinq âges d'Hésiode pour illustrer son discours.

Marcel Detienne dans «Entrer en religion et comparer» insiste sur l'importance de réfléchir sur le concept de religion et sur la manière dont celui-ci est envisagé par les chercheurs, pour pouvoir faire du comparatisme en Histoire des religions. Il précise comment la vision catholique ou protestante fait changer la manière d'envisager la recherche. Il raconte aussi comment il s'est fait porteur de la nécessité d'étudier notre tradition culturelle en complément de celle des anciens pour affiner les concepts que nous utilisons.

Dans son article «Thirty-six views of Mytilene: Comparative Approaches to Ancient Lesbos», Page DuBois, spécialiste de littérature comparée, discute de la possibilité de comparer des textes poétiques très éloignés dans le temps. Son terrain de comparaison est les poésies de Sappho d'un côté et d'autres textes poétiques de l'autre (les textes d'Alcée, des textes provenant d'Asie Mineure, d'Égypte, d'Inde, de Chine). Elle veut montrer qu'une comparaison élargie apporte des éléments nouveaux pour la compréhension de la littérature ancienne.

David Frankfurter, dans «Comparaison and the Study of Religions of Late Antiquity», analyse la méthode comparatiste d'autres savants en se reconnaissant davantage dans celle de Jonathan Z. Smith. Il le suit en effet dans le fait d'accorder de l'importance non seulement à l'objet à comparer, mais aussi au contexte auquel cet objet appartient. Le *comparandum* est une partie d'un tout qu'il ne faut pas oublier. Le domaine d'expérimentation de Frankfurter est le terrain dans lequel le christianisme ancien rencontre les cultures traditionnelles.

L'article de Bruce Lincoln, «Theses on Comparison», s'ouvre avec un dodécalogue de réflexions schématiques, où sont énoncés des critères pour faire une bonne comparaison, les dangers qu'on peut rencontrer en la pratiquant, et les enjeux de cet instrument de connaissance. Les expériences des prédécesseurs invitent à pratiquer désormais une comparaison plus «douce» («*weak*») se basant sur un nombre assez limité de *comparanda*, étant attentive au contexte social, historique et politique

ainsi qu'au « sous-texte » des documents littéraires et religieux. Il illustre ses thèses en comparant un texte zoroastrien concernant la jalousie d'Ahriman avec un texte de Beowulf sur la jalousie de Grendel. L'article est dédié au regretté Cristiano Grottanelli, avec lequel Lincoln avait discuté ses thèses.

John Scheid dans son article « L'oubli du comparatisme dans certaines approches récentes des religions antiques » montre les dangers d'une approche de la *Religionswissenschaft* qui se passe du comparatisme et essentialise son objet d'étude dans une optique christianocentrée. Il prend comme cas d'étude la religion étrusque. Il se concentre spécialement sur l'approche de Georges Dumézil qui présente la religion étrusque comme un appendice de la religion romaine à cause du fait que toutes les informations connues passent à travers la littérature latine : on connaît des Étrusques surtout ce que les Romains ont voulu nous raconter

Le volume est complété par une bibliographie générale très utile.

S'interroger sur la manière de faire du comparatisme est certainement une tâche à laquelle nous devons tous nous soumettre. Nous le ferons désormais en tenant compte des modèles et des réflexions ici proposées. Ce bilan théorique nous fait avancer, en nous permettant de comprendre comment nous sommes arrivés à nos conceptions actuelles et quels ont été les défauts des comparatismes anciens. On a désormais la tâche de pratiquer un comparatisme plus « doux », dont parle Lincoln dans son article, c'est-à-dire plus restreint et rigoureux. À ce propos, je voudrais conclure en énonçant quelques critères inspirés par la lecture de ce livre.

Tout d'abord, je pense que l'exercice comparatiste conduit dans le cadre d'un atelier, comme celui qui est conseillé dans ce livre, a besoin de temps afin que la réflexion comparatiste puisse germer. Pour cela, des ateliers de travail récurrents sont plus indiqués que des colloques ponctuels puisqu'ils se donnent le temps d'affiner les sujets d'étude et la manière de se poser les questions.

Deuxièmement, on doit évaluer davantage les questions à poser en rapport aux documents choisis pour la comparaison. En effet, pour éviter de produire des résultats qui soient une juxtaposition de recherches individuelles dans différents domaines de l'Antiquité, plus ou moins connectées entre elles, il faut essayer de se poser non seulement des questions très pointues, mais aussi compatibles avec la documentation dont nous disposons, qui est parfois lacunaire dans le domaine des Sciences de l'Antiquité. Il est inévitable à ce propos de partir d'une perspective étique pour cerner un sujet d'étude commun, mais il faudra ajuster ce questionnement sur la base de critères émiques. De ce point de vue, le vocabulaire religieux, c'est-à-dire la manière selon laquelle les différentes cultures expriment ou se représentent un geste rituel, est un domaine fascinant à étudier.

Enfin, quand on envisage le comparatisme comme une action d'équipe, mettre l'accent sur l'acteur est important, comme le démontre Calame, mais il ne faut pas oublier aussi que ces acteurs agissent en groupe : ce qui compte, ce n'est pas seulement leurs connaissances de départ, mais aussi leur capacité d'interagir et leur synergie.